



HAL
open science

Une littérature en état d'urgence? Controverses autour d'une notion stratégique dans la décennie noire

Tristan Leperlier

► **To cite this version:**

Tristan Leperlier. Une littérature en état d'urgence? Controverses autour d'une notion stratégique dans la décennie noire. Ghyslain Lévy; Catherine Mazauric; Anne Roche. L'Algérie, Traversées, Hermann, pp.99-110, 2018, 9782705697679. halshs-02299790

HAL Id: halshs-02299790

<https://shs.hal.science/halshs-02299790>

Submitted on 11 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une littérature en état d'urgence ?

Controverses autour d'une notion stratégique dans la décennie noire

Pour citer ce chapitre :

Tristan Leperlier, « Une littérature en état d'urgence ? Controverses autour d'une notion stratégique dans la décennie noire », in Ghyslain Lévy, Catherine Mazauric et Anne Roche (dir.), *L'Algérie, Traversées*, Paris, Hermann, p.99-110.

La littérature algérienne des années 1990, en particulier celle écrite en français et publiée en France, est aujourd'hui étiquetée comme une « littérature de l'urgence », ce qui est généralement un jugement esthétique négatif. Cette littérature présentée comme homogène serait, comme la notion de « littérature de témoignage » à laquelle celle d'« urgence » est liée, moins préoccupée de recherches esthétiques que d'engagement politique, et de représentations macabres de la guerre civile en direction d'un public français ethnocentrique en mal d'exotisme et considérant les écrivains francophones venant des périphéries comme des informateurs. Ce jugement n'est certes pas dénué de fondements. Cependant j'insisterai sur les origines historiques de la notion d'« urgence », et celles, stratégiques, de la notion de « littérature de l'urgence ». D'instrument de promotion au sein de la revue *Algérie Littérature/Action*, elle est devenue une étiquette infamante dans la lutte des écrivains contre l'importance croissante des journalistes dans le champ intellectuel, avant d'être récupérée à la fin de la guerre civile par des écrivains publiant en Algérie, francophones ou arabophones, par opposition littéraire et politique aux écrivains dominant le champ parce que publiant en France.

La littérature algérienne des années 1990, en particulier celle écrite en français et publiée en France, est aujourd'hui étiquetée comme une « littérature de l'urgence ». Plusieurs études ont tenté de cerner les caractéristiques de cette littérature, pensée comme homogène par la force de l'étiquette¹. La puissance de la catégorisation critique en histoire littéraire est toutefois ici problématique, dans la mesure où elle s'accompagne d'un jugement de plus en plus négatif au fil du temps sur la littérature en question. Voilà pourquoi nous nous situerons dans une perspective historique. Aujourd'hui utilisée comme une catégorie savante, il s'agissait initialement d'une notion stratégique, au sens où elle était l'objet de discussions entre les écrivains et critiques, entre valorisation et stigmatisation. Alors que le terme d'« urgence », concernant la littérature algérienne des années 1990, était à l'origine connoté plutôt positivement, celui de « littérature de l'urgence », homogénéisant, est devenu négatif.

L'origine de la notion d'« urgence » pour décrire la littérature algérienne des années 1990 est obscure. Diffusée par la revue *Algérie Littérature/Action* à partir de 1996, on la trouve déjà dans *Le Blanc de l'Algérie* d'Assia Djebar en 1995. Un usage métonymique de la situation légale algérienne est probable : quelques mois après l'instauration de l'état d'urgence en février 1992, une recension de *FIS de la haine* (Paris, Denoël, 1992) et de *De la Barbarie en général et de*

¹ La première d'importance fut celle de Charles Bonn et Farida Boualit, *Paysages littéraires algériens des années 90 : témoigner d'une tragédie ?*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1999. Voir également Rachid Mokhtari, *La Graphie de l'horreur: essai sur la littérature algérienne, 1990-2000*, Alger, Chihab, 2002.

l'Intégrisme en particulier (Paris, Pré aux Clercs, 1992) souligne que les textes sont « écrits en état d'urgence² ». Parallèlement, sans que des liens nets n'apparaissent, se développait le même type d'étiquetage en Amérique latine, pareillement pour caractériser une littérature engagée de témoignage³. L'histoire de la notion a conduit aujourd'hui à la confusion dans les propos des acteurs entre littérature engagée, « littérature de témoignage⁴ », et « littérature de l'urgence ».

On peut en revanche plus nettement reconstruire l'histoire de l'usage de la notion. On peut distinguer trois étapes, qui croisent des enjeux tout à la fois politiques et plus proprement littéraires. Autour de 1995, l'urgence qualifie les circonstances de l'écriture (« urgence de l'écriture »), et est connotée positivement d'un point de vue éthique. Très rapidement, et en particulier à partir de 1997, l'urgence en tant que modalité d'écriture (« écriture de l'urgence ») tend à être disqualifiée d'un point de vue esthétique. Après les années 2000, la disqualification se fait systématique, au double point de vue esthétique mais aussi politique, par l'identification d'une littérature homogène (« littérature de l'urgence »). Au fil de cette traversée, ce sont les liens de la littérature avec l'histoire, le journalisme, et le politique, qui seront interrogés.

1) L'« urgence d'écrire » : l'écrivain mémorialiste et engagé

L'« urgence » est d'abord une réponse à la mort imminente. Elle touche nombre d'intellectuels pendant les premières années de la décennie noire, en particulier après l'assassinat de Tahar Djaout en 1993. L'imminence de la mort conduit à une écriture au plus proche de l'actualité, au jour le jour. Soumya Ammar-Khodja, sous le pseudonyme de Naïla Imaksen, publie ainsi en 1994 *La Troisième fête d'Ismaël, Chronique algérienne, Août 1993-Août 1994* (Casablanca, Le Fennec, 1994). « Journal commen[çant] de façon abrupte » (p.7), comme saisi par la violence de la mort, il suit la convention diariste fragmentaire de l'inscription des mois et des jours, en relatant les événements non seulement personnels mais aussi publics. « Écrit dans l'urgence, ce livre se veut transmission [...] un modeste mémorial en hommage aux disparus » (p.7), et est aujourd'hui présenté par l'auteure comme un « témoignage ». Ecrire d'urgence face à la mort, c'est conjoindre l'actualité et la mémoire, autoriser le paradoxe d'un futur antérieur, faire d'un présent qui n'est déjà plus un passé qui reste. Comme l'écrit le poète Jamel-Eddine Bencheikh, « L'urgence, c'est de ne pas laisser échapper le temps présent et garder sa mémoire pour le temps futur⁵ ». Cette conjonction des temps n'a certes plus l'optimisme qui faisait dire à

² *Le Nouvel Observateur*, 4 juin 1992.

³ Marie Estripeaut-Bourjac, *L'Écriture de l'urgence en Amérique Latine*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2012.

⁴ Tristan Leperlier, « Témoins algériens de la "décennie noire" en France. Sociologie d'une dé/valorisation transnationale. », *Europe*, 2016, n° 1041-1042, p. 178-191.

⁵ *Algérie Littérature/Action* n°10-11, avril-mai 1997, p.224.

Nabile Farès, cité par Catherine Brun dans ce volume, qu'« écrire pour un Maghrébin, c'est toucher l'ancien présent et le futur déjà-là ».

Le paradoxe d'une urgence, non pas seulement à l'égard de la vie, mais aussi de la mémoire, a une histoire en Algérie. En 1983, alors que l'on vient de célébrer les vingt ans de l'Indépendance, et que l'on s'apprête à faire de même pour les trente ans du déclenchement de la révolution, le ministre des Moudjahidines déclare :

L'action de recueil, en particulier de témoignages, a, à l'heure actuelle, un caractère **d'urgence**. La génération de novembre, quand bien même elle est éternelle dans le cœur des Algériens, n'en est pas moins appelée à disparaître. Chaque année qui passe nous en enlève plusieurs dizaines, si ce n'est pas plusieurs centaines, et chaque moudjahid qui disparaît emporte avec lui une **partie de la mémoire de notre révolution**.⁶

La génération née autour de 1950, majoritaire à écrire dans les années 1990, a été éduquée dans cette injonction de conserver la mémoire. Salima Ghezali (née en 1956) nous expliquait qu'elle appartenait « à une génération qui a souvent reproché à la génération d'avant de pas avoir suffisamment écrit, de pas avoir suffisamment témoigné⁷ ». Cette crainte de la disparition d'une mémoire est liée à la régression spectaculaire de l'oralité comme vecteur culturel en l'espace de quelques générations, renforcé par la « glottophagie⁸ » coloniale et postcoloniale qui semble éloigner plus fortement encore les nouvelles générations des anciennes. Cette insistance sur la mémoire et le témoignage est également liée au caractère lacunaire ou biaisé de l'histoire, qu'elle soit de l'époque coloniale ou postcoloniale. Le travail littéraire de l'écrivaine et historienne Assia Djébar le montre dès les années 1980, elle qui fait parler les sans-voix, les sans-paroles de l'histoire : les femmes. L'une des premières expressions de cette « urgence » de l'écriture pour contrer la disparition imminente d'une culture et d'une mémoire à cause de la violence islamiste se trouve justement chez Assia Djébar dans *Le Blanc de l'Algérie* en 1995 :

Il m'a souvent semblé que, dans une Algérie de plus en plus fragmentée culturellement (où la ségrégation sexuelle de la tradition a accentué les verrous), toute parole de nécessité s'ébréçait avant même de se trouver, à la lueur tremblante de sa seule quête... Je ne suis pourtant mue que par cette exigence-là, d'une parole devant l'imminence du désastre.
L'écriture et son urgence.
L'écriture pour dire l'Algérie qui vacille et pour laquelle d'aucuns préparent déjà le blanc du linceul⁹.

Dans le contexte des années 1990, la crainte d'une disparition de cette mémoire est redoublée par l'idée que les terroristes islamistes non seulement nient la pluralité identitaire et culturelle de

⁶ Entretien avec Djelloul Bakhti Nemiche, *El Moudjahid*, 10/08/83. Cité dans Benjamin Stora, *La gangrène et l'oubli*, Paris, La Découverte, 1991, p.302.

⁷ Entretien personnel avec Salima Ghezali, Alger, 27 avril 2014.

⁸ Louis-Jean Calvet, *Linguistique et colonialisme : petit traité de glottophagie*, Paris, Payot, 1974.

⁹ Assia Djébar, *Le Blanc de l'Algérie*, Paris, Albin Michel, 1995, p.272.

l'Algérie, dans la continuité de la conception strictement arabo-musulmane du pays promue politiquement depuis l'Indépendance, mais encore seraient contre la Culture de manière générale, Le Livre remplaçant la pluralité des livres. L'injonction à témoigner est d'autant plus forte que les assassinats et les exils massifs font craindre l'« éradication » d'une certaine Algérie « plurielle » et progressiste. La critique Christiane Chaulet-Achour, qui, ayant choisi de rester en Algérie malgré ses origines européennes, se trouve alors « exilée en France », écrit à propos de *Chroniques de l'Impure*, témoignage d'actualité de Malika Ryane sur le détournement de l'Airbus de décembre 1994 : « De la nostalgie, oui, pour une certaine Algérie, dont on craint la disparition, mais qui s'obstine – ce récit le prouve encore – malgré les massacres, à exister¹⁰ ».

Mais l'« urgence » n'est pas seulement de conserver une mémoire en voie d'extinction du fait de la violence islamiste, mais également de dénoncer cette violence. Le terme d'« urgence » devient l'autre nom de l'engagement. Maïssa Bey, qui avait publié son premier « roman », *Au commencement était la mer*, à Paris en 1997 dans la revue *Algérie Littérature-Action*, répondait ainsi à sa rédaction :

Et puis il a fallu qu'un jour, je ressente l'urgence de dire, de « porter la parole » comme on pourrait porter un flambeau. C'était une nécessité devant la menace de plus en plus précise de confiscation de la parole. De la parole féminine, mais pas seulement. Je n'avais, je n'ai plus le droit de continuer à me complaire dans une contemplation trop souvent narcissique et stérile. Ce n'est pas un hasard si tant d'Algériens écrivent aujourd'hui.¹¹

Elle rattache explicitement cette urgence au témoignage : « Voici des *nouvelles d'Algérie* écrites dans l'*urgence de dire*, dans la volonté de témoigner¹² » et à un sentiment de « révolte¹³ » : « Mais il y a plus maintenant, il y a un sentiment d'urgence : il me faut aujourd'hui [...] mettre des mots sur une révolte exacerbée par le silence dans lequel on voudrait nous enfermer, une révolte que je ne peux et ne sais exprimer autrement. »

L'urgence telle qu'elle est utilisée par les écrivains s'inscrit donc dans un premier temps dans la tradition littéraire en Algérie qui fait de l'écrivain un historien et intellectuel engagé. Mais l'urgence est également liée à la tentation journaliste de la littérature algérienne.

2) L'« écriture de l'urgence » journalistique

La valeur de l'urgence devient alors plus ambivalente. Il s'agit, aujourd'hui, de l'une des manières les plus courantes de décrire, de manière homogène et en vue de la stigmatiser, la littérature parue en France pendant les années 1990.

¹⁰ *Algérie Littérature/Action* n°7, p.134.

¹¹ *Algérie Littérature/Action* n°5, novembre 1996, p.75-76.

¹² *Nouvelles d'Algérie*, Paris, Grasset, 1998.

¹³ Entretien avec Catherine Simon, *Le Monde*, 17 octobre 1997.

Le professeur Saadouni, chercheur algérien en littérature arabe, indiquait récemment à l'agence de presse publique que « pas moins de 300 romans algériens écrits dans « l'urgence » ont été dénombrés durant cette période, pour répondre à la loi de l'offre et de la demande. « Ces œuvres sont loin de répondre aux conditions techniques d'écriture ; en témoignent le nombre de romans ressemblant à des écrits journalistiques, du fait que des journalistes ont fait incursion dans ce domaine. » Ces témoignages sur les massacres et la violence, s'ils avaient le mérite du témoignage, avaient, il est vrai, passé à la trappe les règles de l'art d'écrire.¹⁴

La stigmatisation mêle journalisme et pôle de grande production (« répondre à la loi de l'offre et de la demande »), de pair en filigrane avec le fait de publier en français en France (nous reviendrons sur ce point plus loin). De fait l'une des évolutions majeures du champ littéraire dans les années 1990 est, non seulement sa féminisation, mais encore l'importance nouvelle du journalisme, et ce à deux niveaux.

Premièrement du fait de la reconversion de nombreux journalistes dans la littérature : Leïla Marouane, Aïssa Khelladi, Abdelkader Djemaï, Sadek Aïssat, Y.B. (Yassir Benmiloud) ; ou encore, pour un seul livre, Malika Boussof ou Salima Ghezali. Les liens entre littérature et journalisme, constatés ailleurs¹⁵, ne sont pas nouveaux en Algérie, mais ils s'accroissent dans cette période de crise politique et économique. De manière générale, sur 174 écrivains en activité pendant la période, un tiers en font leur profession principale dans les années 1990 ; et près de la moitié l'a déjà exercée¹⁶.

Deuxièmement, du fait d'une concurrence accrue entre écrivains algériens et journalistes (algériens et français) pour le monopole du discours sur l'Algérie en crise. Les écrivains avaient perdu leur rôle d'avant-garde politique après les événements de 1988 en faveur des journalistes : alors qu'une partie de ces derniers se révoltait contre le pouvoir autoritaire, on parlait du « silence des intellectuels », visant là les écrivains. La libéralisation de la presse consécutive leur fait perdre leur quasi monopole de la contestation politique. Une journaliste écrit par exemple à propos de Tahar Ouetar qu'il a « perdu le monopole du tabou¹⁷ » depuis la chute du parti unique et la libéralisation de la presse. La concurrence se perçoit dans les comparaisons récurrentes entre littérature et journalisme. Dans une lettre adressée à la rédaction d'*Algérie Littérature/Action*, un lecteur écrit qu'il est « bien plus alerté par une bouleversante fiction que par le rôle des médias

¹⁴ Ghania Khelifi, « Les Indignés de la plume », sur babelmed.net (http://www.babelmed.net/Pais/Alg%C3%A9rie/les_indign%C3%A9s_de_la_plume.php?c=7226&m=36&l=fr) consulté le 17 août 2015.

¹⁵ Richard Jacquemond, *Entre scribes et écrivains : le champ littéraire dans l'Égypte contemporaine*, Paris/Arles, Actes Sud, 2003.

¹⁶ Tristan Leperlier, « Journalistes-écrivains algériens : valorisation conjoncturelle dans un champ intellectuel transnational », *L'Année du Maghreb*, 2016, vol. 2, n° 15, p. 79-96.

¹⁷ APS, mercredi 17 octobre 1990.

français et leur vision décalée de l'Algérie¹⁸ ». Cette comparaison montre bien l'importance de la représentation journalistique (en l'occurrence française) de l'Algérie.

Cette concurrence fait du journalisme tout à la fois un modèle et un contre-modèle pour la littérature. Chez Rachid Boudjedra, le journalisme apparaît dans *Timimoun* (Paris, Denoël, 1994) à travers un jeu d'intertextualité, de citation d'extraits de journaux portant sur l'actualité sanglante de l'Algérie, et venant rompre ou rediriger le cours du récit. A propos de *La Vie à l'endroit* (Paris, Grasset, 1997), il n'hésite pas à parler, curieusement, d'un « reportage¹⁹ ». Certains textes de fiction ont des journalistes comme personnages principaux, comme *Peurs et Mensonges* de Aïssa Khelladi, ou *La Gardienne des ombres* de Waciny Laredj, tous deux parus en 1996 dans la revue *Algérie Littérature/Action*.

Mais le journalisme constitue surtout un contre-modèle. L'opposition entre le Poète et le Journaliste est un topos en France depuis le milieu XIX^{ème} siècle, et contemporain de la différenciation progressive entre les deux catégories intellectuelles, par le développement du journalisme d'information salarié et grand public, au détriment de la presse d'opinion, littéraire et élitiste. C'est, en accéléré, une situation comparable à laquelle on assiste dans le champ intellectuel algérien des années 1990, et de manière spectaculaire peut-être, après l'assassinat de Tahat Djaout, avec la fin de *Ruptures*, hebdomadaire politique et culturel de haute facture littéraire.

L'urgence journalistique s'opposerait ainsi à la lenteur nécessaire à l'élaboration littéraire. Or il est vrai que les années 1990 voient le développement, au sein du champ littéraire algérien, d'une littérature liée au pôle de grande production du champ éditorial français, privilégiant les cycles courts²⁰. Comme indicateurs de ce phénomène, on peut évoquer l'accélération du passage des titres en poche, et surtout le fait que les ouvrages passés rapidement en poche sont tendanciellement ceux qui sont aujourd'hui indisponibles. Un auteur comme Yasmina Khadra est paradigmatique de ce pôle, lui qui a publié 9 des 14 livres d'écrivains algériens classés parmi les meilleures ventes hebdomadaires de *Livre hebdo* depuis 2004 ; passant de l'éditeur de polar Baleine à Julliard, maison d'édition à structure de capital surtout économique malgré « de beaux restes » selon Bourdieu²¹, et venant alors d'être rachetée par le groupe des Presses de la Cité. Il dit écrire ses romans en quelques semaines, et, avant même sa professionnalisation par son contrat chez Julliard, est capable de publier entre 1 et 2 livres par an. Il se fait par ailleurs de plus en plus

¹⁸ *Algérie Littérature/Action* n° 22-23, juin-septembre 1998, p. 291.

¹⁹ « Je fais partie de l'école autobiographique. C'est un roman récit, un reportage. », *El Watan*, 8 octobre 1997.

²⁰ Leperlier Tristan, « Littérature algérienne : le best-seller introuvable ? », *Revue critique de fiction française contemporaine*, n° 15, « Le Best-seller » (dirigé par Michel Murat, Marie-Ève Thérenty et Adeline Wrona), p.175-188, août 2017. <http://www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx15.14>

²¹ Pierre Bourdieu, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, mars 1999, n° 126-127, p. 3-28. p.15.

proche de l'actualité, avec une spécialisation sur les enjeux géopolitiques arabo-musulmans. A propos de ses deux romans ancrés dans la période et la thématique de la guerre civile, *Les Agneaux du Seigneur* (1998) et *A quoi rêvent les loups* (1999), le critique Rachid Mokhtari écrit en 2006 : « La description nue et presque "en direct" des massacres islamistes qui caractérise les deux romans de Yasmina Khadra est aujourd'hui dépassée, abandonnée car le genre "témoignage" ne suffit plus ; il est impuissant pour son caractère éphémère et ne peut remplacer le reportage de la presse parlée, écrite et audiovisuelle²² ». Cette fois la comparaison avec le journalisme se fait au détriment de la littérature.

Pourtant, même liée à la question du journalisme, la notion de « littérature de l'urgence » n'était pas initialement négative. En particulier dans la postface que Marie Virolle avait écrite pour *Peurs et Mensonges* de Aïssa Khelladi dans le numéro 1 de la revue *Algérie Littérature/Action* (mai 1996).

C'est le texte d'un homme qui a la mort aux trousses en un lieu où la mort intestine travaille à sa sale besogne. Et pourtant c'est un texte sobre, et réfléchi : une écriture de l'urgence, d'abord, mais une écriture de la haletance contrôlée, toujours.

L'urgence est de raison : elle consiste à dire, tant qu'on les aperçoit encore, les quatre vérités des mensonges, à témoigner, tant qu'on en porte encore les stigmates, des biais de la peur et du courage.

L'urgence, c'est de donner chair émotive à ce qui fait la manchette des journaux[...] ²³

Cette écriture de l'urgence est dès l'abord interrogée au regard de l'écriture journalistique, comme dans la quatrième de couverture que porte la revue pendant plusieurs numéros : « Cette parole littéraire de l'urgence est autrement plus complexe, plus nuancée, plus humaine que tous les discours politiques ou médiatiques ». L'idée de littérature de l'urgence s'inscrit donc d'abord dans une logique d'autonomisation de la littérature que promeut la revue par rapport aux « discours politiques et médiatiques », mais dans un équilibre subtil, comme le montrent les expressions quasi oxymoriques de « littérature d'urgence » et d'« haletance contrôlée ».

Cette postface est remarquablement bien adaptée au roman lui-même, écrit par un ancien journaliste, et qui joue en permanence sur les codes du témoignage journalistique. Son incipit est d'ailleurs « Samir Kalder écrit vite ». Le narrateur intradiégétique est lui-même journaliste. Son nom est instable, posant la question de l'authenticité du témoignage : Samir Kalder la plupart du temps, il hésite à s'appeler Saïd, et assume un temps le nom d'Amine Touati. Or c'est le nom de l'auteur du livre, ce qui conforterait l'idée d'un témoignage : mais il s'agit du pseudonyme de Aïssa Khelladi. Le « mensonge » est ainsi thématiqué à la fin du texte lorsque le narrateur est chargé, par un juge, d'écrire un témoignage pour se disculper, et qui s'avère être le manuscrit que le lecteur

²² Rachid Mokhtari, *Le Nouveau souffle du roman algérien: essai sur la littérature des années 2000*, Alger, Chihab, 2006. p.29

²³ *Algérie Littérature/Action* n°1, mai 1996, p.173.

lit, complexifiant encore la mise en abîme. Le jeu sur la vérité ou le mensonge du témoignage est ramené en épilogue à la possibilité même de rapporter l'horreur de ce que l'on a vu, dans un contexte de contrainte médiatique au spectaculaire : évoquant les cadavres entassés de douze enfants sur la route, le narrateur se voit répliquer « Bof, c'est archi-rabâché, ça. Plus personne n'est impressionné... » (p.168). Il s'agit d'une interrogation sur les limites du dicible et de l'avouable, d'une réflexion sur les liens entre littérature et journalisme.

Toutefois l'expression n'aura pas la fortune escomptée. La revue publie un an après²⁴ les termes d'un débat portant entre autres sur cette notion d'« écriture ou de littérature de l'urgence ». On assiste à une lutte, et simultanément à l'élaboration commune d'une définition juste de cette étiquette, entre différents écrivains, parmi lesquels Leïla Sebbar, Jamel-Eddine Bencheikh, Waciny Laredj. La notion d'urgence y est critiquée car elle rabattrait la littérature à une dimension uniquement politique et conjoncturelle, et écrite dans la précipitation, c'est-à-dire insuffisamment élaborée. C'est en creux le spectre d'une littérature de journaliste qui se dessine. Leïla Sebbar écrit dans la préface de *La Gardienne des ombres* de Waciny Laredj : « On dit qu'il faut du temps, de la distance, pas seulement géographique, pour échapper au piège de l'émotion facile, du sensationnel... que l'urgence de dire nuit à la qualité littéraire, qu'il faut laisser la presse faire ce travail de proximité. Il est vrai²⁵ ». A partir du numéro 17 de janvier 1998, le dernier paragraphe de la quatrième de couverture de la revue, évoquant cette « parole littéraire de l'urgence », est purement et simplement supprimé. D'une notion descriptive, la notion est donc devenue normative, de manière positive dans un premier temps puis très rapidement de manière négative.

3) La « littérature d'urgence » : stigmatisation politique et littéraire

Au tournant des années 2000, ceux qui utilisent l'étiquette de « littérature de témoignage » ou de « littérature de l'urgence » à des fins de stigmatisation ont souvent en partage une double caractéristique. D'une part une faible reconnaissance dans le champ littéraire, dans la mesure où ce sont souvent de nouveaux entrants, et ne publiant pas en France. D'autre part une position politique critique, dite « dialoguiste » ou « réconciliatrice », par rapport à l'action militaire pendant la décennie noire. La notion de littérature de l'urgence apparaît comme une manière de disqualifier leurs concurrents prestigieux publiant en France. Sofiane Hadjadj, écrivain et directeur des éditions Barzakh né en 1970, fait du rejet de la « littérature de témoignage » et de la « littérature d'urgence » son cheval de bataille. Lui qui se dit « réconciliateur » en appelle plus généralement à une dépolitisation de la littérature, contre ce qu'il perçoit être de la « littérature engagée ». En

²⁴ *Algérie Littérature/Action* n°10-11, avril-mai 1997, p.222 sqq.

²⁵ Postface à *La Gardienne des ombres*, *Algérie Littérature/Action* n°3-4, p.163.

2002 il décrit le « roman de l'urgence » comme « une réponse à une demande » française, « “vendable” pour peu qu'elle contienne le minimum syndical d'effroi et de violence intégriste, seuls à même de susciter l'adhésion du public²⁶ ». L'homogénéisation de cette littérature est une manière pour Sofiane Hadjadj, qui publiait alors lui-même son premier recueil de nouvelles dans sa toute jeune maison d'édition algéroise Barzakh, de « ringardiser » ses concurrents prestigieux, et de se positionner à l'avant-garde. Un autre jeune écrivain, Youcef Zirem, engagé auprès du FFS (parti alors « réconciliateur »), et qui avait publié son premier livre chez Barzakh, expliquait également que le terme de « littérature de l'urgence » s'appliquait « à des auteurs qui répondaient en fait à une demande spécifique d'éditeurs étrangers souhaitant voir reproduire des images bien précises à propos de l'Algérie²⁷ ».

Il en va de même dans le sous-champ de langue arabe. On a vu plus haut l'avis du chercheur algérien en littérature arabe : dans la mesure où la plupart des romans algériens publiés dans la période l'ont été en France et donc en français, sa critique concernant les œuvres publiées à cette période s'adressait en fait aux écrivains francophones y publiant. Mais il s'agit également d'une notion stratégique au sein du sous-champ de langue arabe au tournant des années 1990. C'est en particulier Tahar Ouettar, alors doyen de la littérature algérienne de langue arabe, et qui fut l'une des rares grandes figures de la littérature algérienne à dénoncer l'arrêt du processus électoral de 1992 et à soutenir plus ou moins explicitement le mouvement islamiste, qui est le premier à importer du français le concept de « littérature de l'urgence », « *al-adab al-isti'ğālī* ». Il lui permet de stigmatiser certains jeunes écrivains de langue arabe qui, à partir de la fin des années 1990, commençaient à publier des romans en Algérie dénonçant le terrorisme. L'écrivaine de langue arabe Zahra Dik, qui avait pourtant publié son premier roman *Bayn fakay waṭānin* (*Entre les mâchoires d'une nation*) en 2000 chez al-Djahidhia auprès de Ouettar, se voit classée par lui parmi les « urgentistes » pour son deuxième roman *f-il-ğibati lā ahadun* (*Personne au repas*, Alger, El-Ikhtilef, 2002), soutenu par Rachid Boudjedra²⁸, anti-islamiste radical et grand concurrent de Ouettar, tout comme *al-inzilāq* (*Le Glissement*) de Hamid Abdelkader, soutenu par Waciny Laredj. Enjeux politiques et fidélités littéraires se mêlent ici.

Par cette étude j'ai essayé de montrer l'importance de l'historicisation de notions qui circulent dans les études littéraires. Ce sont des notions souvent construites dans les luttes du champ littéraire, en l'occurrence tout à la fois littéraire et politique. L'« urgence », valorisée un

²⁶ Samir Benmalek, « La seconde vie du roman algérien », *Le Matin*, 29 août 2002.

²⁷ Aziz Yemloul, « Je garderai ça dans ma tête », *El Watan*, 22 janvier 2004.

²⁸ Entretien personnel avec Zahra Dik, Alger, 5 novembre 2014.

temps pour les valeurs d'engagement social et politique qu'elle portait, devient stigmatisante lorsqu'elle se transforme en syntagme homogénéisant, « littérature de l'urgence », permettant de disqualifier des concurrents tout à la fois sur les plans littéraires (publiant en France) et politiques. Elle pose enfin la question des relations entre littérature et grand public ou actualité journalistique.